

Marc 11, 1-11 ; 15, 6-15 - Dimanche des Rameaux - Cathédrale St Pierre 20 mars 2016

Nous voilà donc au début de cette semaine sainte ; semaine décisive où tout se joue. C'est le moment le plus important du calendrier chrétien ; alors on peut effectivement passer les événements de cette semaine en revue : l'entrée triomphale à Jérusalem, les vendeurs chassés du temple, le complot contre Jésus, le dernier repas, la trahison, l'arrestation, le reniement, le procès, la condamnation, la crucifixion et le tombeau vide du dimanche matin... oui nous devons faire mémoire de ces événements qui nous redisent par l'empreinte qu'ils ont laissé dans l'histoire combien le Dieu auquel nous croyons est un Dieu qui s'inscrit au cœur de notre réalité historique et humaine.

Mais nous devons faire plus que de faire mémoire ou célébrer un moment d'histoire car le récit de la Passion nous offre de fait un magnifique miroir sur notre propre réalité. Ce qui se joue dans ce récit, avec ces personnages n'a finalement rien de très original : un procès truqué, un juste injustement condamné ; il y a eu des milliers dans l'histoire humaine et il y en a hélas encore tant aujourd'hui.

Comment se fait-il que ce qui pourrait s'apparenter à un fait divers qui n'aurait même pas mérité une ligne dans une encyclopédie d'histoire ait pu jouer un rôle si déterminant dans l'histoire de l'humanité ?

Car vous en conviendrez : si le Seigneur avait vraiment voulu faire une nouvelle religion, s'il avait voulu se faire connaître de manière indiscutable, s'il avait voulu lever tous les doutes sur sa personne, il ne serait pas entré à Jérusalem sur un ânon, ou pour donner les preuves évidentes de sa victoire sur la mort, alors franchement, il aurait dû s'y prendre autrement. Car comme preuve, vous en conviendrez : il y a mieux : une mort « banale » comme tant d'autres victimes de l'injustice humaine, pas de témoins de la résurrection, pas de tremblements de terre ou de trompettes célestes au matin de Pâques, ... du vide, seulement un vide pour dire qu'il s'est passé quelque chose, une absence pour dire une présence. Troublant, non ?

La grande singularité de Jésus de Nazareth par rapport aux autres fondateurs de religion est qu'au moment de sa mort, le bilan de sa vie ressemble à un échec assourdissant. Moïse selon la tradition est mort face à la terre promise ; le Bouddha est décédé âgé entouré d'une grande communauté de moines et de moniales ; Confucius s'éteint âgé lui aussi après avoir consacré

sa vie à la formation de ses disciples et à la rédaction de son enseignement. Mahomet meurt après être devenu un chef politique, militaire et religieux. Rien de tout ça avec Jésus qui a toujours refusé tout autre pouvoir que celui de sa parole. Jésus meurt jeune, rejeté par la foule, trahi par ses amis, abandonné des hommes et de Dieu. Il meurt d'un supplice qui reste parmi les plus horribles que la cruauté des hommes ait inventé. Il meurt sans avoir écrit une ligne... et pourtant tout commence par là. Dans les événements de la semaine sainte, dans cette histoire très concrète, se joue le destin de notre humanité par l'effet miroir qu'il nous renvoie.

Dans la prière de toute à l'heure, nous reconnaissons que nous avons tous déjà porté l'habit de Pierre, de celui qui renie ou n'arrive pas à tenir ses engagements ; il y a plus que cela encore dans ce récit où chacun des personnages nous renvoie à nos propres ambiguïtés.

Regardons ces personnages à commencer par la foule des Rameaux ; cette foule si prête à s'enflammer pour celui qu'elle accueille comme un roi déroulant devant lui le tapis rouge d'habits et de rameaux. Cette même foule, cinq jours plus tard, le condamnera sans hésitation criant sa haine ; cette foule si humaine qui a besoin d'un roi fort, d'un héros vaillant, mais qui méprise bien vite les faibles, les rejetés, les méprisés. Une foule qui est prête à accueillir Jésus comme un roi, mais qui est tout aussi prête à se donner sans contrepartie à ceux qui pourtant l'oppressent, laissant seul celui qui pourtant veut lui redonner sa dignité. Cette foule, elle est, hélas, tellement humaine manipulable par quelques beaux parleurs ou démagogues astucieux et qui a besoin d'un bouc émissaire pour déverser sa frustration et sa violence et préfère faire d'un brigand ordinaire son héros et du Juste un dangereux perturbateur.

Oui nous sommes cette foule ou menacés de le devenir chaque fois que nous cédon aux sirènes de la démagogie, chaque fois que nous arrêtons de réfléchir par nous-mêmes et pour nous-mêmes et que nous acceptons de laisser d'autres penser pour nous. Mais que dire de Pilate, personnage énigmatique à la fois puissant (il peut donner la mort !) et en même temps si fragile, menacé par la pression de la foule. Il est la figure type du politique qui n'a comme seule ambition que de garder son pouvoir. Ou plus largement de celui qui pour maintenir l'ordre public ou un certain confort est prêt pour cela à faire quelques entorses à la justice.

Finalement la Realpolitik ne se fait pas sans casser quelques œufs. N'est-ce pas le prix normal et inévitable à payer ?

Et que dire de Caïphe et des grands prêtres ?... Figure de tous ces religieux de toutes les religions et de toutes les époques qui ont voulu prendre la place de Dieu. C'est ce qui peut arriver de pire à la religion : vouloir imposer son Dieu quitte à écraser l'homme et le mettre à mort pour faire respecter le nom de Dieu. Tout cela est hélas bien actuel, rien que de très banal...

Mais on peut continuer la liste et s'intéresser aux disciples et à Pierre qui en est la figure emblématique. Ah Pierre, quel beau personnage, si prêt à vouloir s'engager avec sincérité, courage, même un brin de folie quand il se jette à l'eau et qui pourtant va renier par trois fois celui qu'il aimerait pourtant tant pouvoir suivre. Le chant du coq nous rappelle notre fragilité, notre inconstance.

Et puis on peut rajouter encore les soldats qui font leur boulot ; en voilà d'autres qui n'ont fait qu'exécuter les ordres, même s'ils rajoutent juste ce qu'il faut de torture et d'humiliation gratuite... après tout on ne s'amuse pas tous les jours quand on est soldat en Palestine...

Reste les femmes, qui se tiennent à l'écart de la violence et qui sont là humblement pour panser les plaies et enterrer les morts... comme toujours.

Ce qui me frappe chaque année à la lecture de ce récit c'est combien il est actuel, banal... si facilement transposable dans des situations actuelles, combien tous ces personnages nous les connaissons. Mais ce qui est le plus frappant c'est de voir combien cette banalité, cette apparente normalité conduit au drame le plus injuste, le plus immoral : la mort du Juste.

Le miroir que nous tend le récit de la Passion est redoutable et doit nous questionner. Cette semaine et toutes ces étapes doivent nous permettre de revisiter notre compréhension de Dieu, notre manière de vivre notre foi. Car toujours nous sommes sur une ligne de crête et sans cesse nous risquons de trébucher en voulant faire appel à un Dieu fort qui résolve tous nos problèmes quitte à accuser Dieu de faiblesse ou d'absence ; et s'il est absent ou ne correspond à ce qu'on attend de lui alors pourquoi ne pas prendre sa place en refusant de reconnaître nos propres limites, nos propres incohérences, notre incapacité à « tenir la route ». Sans cesse nous risquons de nous retrouver dans la position des disciples, sans cesse

nous risquons de nous retrouver dans celle de la foule qui refuse d'entendre les cris du Juste crucifié. Sans cesse nous risquons d'être comme Pilate prêt à faire quelques entorses à la Justice et à nos valeurs pour maintenir l'ordre et le confort ; la crise des migrants n'en est-elle la plus magistrale illustration ?

Entrer en semaine sainte, c'est accepter de relire ce récit de la passion, de le relire à la fois comme fondement de notre foi, comme marque à jamais scellée dans notre histoire, mais surtout comme un questionnement sur ma vie et ma foi. Entrer en semaine sainte, c'est faire le pari de la foi, c'est reconnaître que ma vie est fragile, constamment menacée par les autres, le monde et par elle-même, et qu'elle ne peut donc reposer sur elle-même mais qu'elle a besoin d'un autre fondement. C'est reconnaître ses faiblesses, ses inconstances, son péché. Entrer en semaine, oui c'est se réjouir avec la foule des Rameaux car aujourd'hui encore le Seigneur vient à ma rencontre, mais toujours il vient sur un ânon, signe qu'il n'est pas là pour répondre à mon désir de puissance. Entrer en semaine sainte c'est donc accepter que Dieu me surprenne et ne corresponde à l'image que je me fais de Lui c'est aussi accepter de descendre dans les ténèbres de Vendredi saint, le lieu de la toute-faiblesse et de l'abandon, là où l'on comprend plus, où l'on est complètement démuné ; où l'on ne peut simplement que s'en remettre à Dieu avec le désir d'être recueilli et porté vers la lumière.

Ce temps de la Passion est moins celui du souvenir que celui de la décision : suis-je prêt à ne pas en accepter la redoutable banalité ? Suis-je prêt à me reconnaître dans ces personnages ? Suis-je prêt à me laisser surprendre par Dieu ? Suis-je prêt alors à me laisser rejoindre dans ma fragilité, suis-je prêt à me laisser aimer tout simplement par ce Dieu qui ne cesse de venir à ma rencontre, d'entrer dans nos villes, d'entrer dans ma vie ?

Amen

Emmanuel Fuchs